

## XYZ. La revue de la nouvelle



### De si beaux granits

Bertrand Bergeron

---

Cimetières

Number 89, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3176ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bergeron, B. (2007). De si beaux granits. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 66–68.

## De si beaux granits Bertrand Bergeron

**P**LEIN APRÈS-MIDI. Plein soleil. Un centre-ville déserté par les clients. Sauf dans le cas des bars. C'est par eux que s'expliquent les voitures stationnées en file, des deux côtés de la rue, mais par endroits seulement. Toujours à proximité des bars. Pourtant, aux terrasses de ceux-ci, personne. Des terrasses boudées par des clients reconnaissables dans une petite ville où, paraît-il, tout le monde connaît tout le monde. Une automobile passe, longe le trottoir, se range, un moteur qu'on coupe, une portière ouverte refermée, quelqu'un est entré dans un bar, vite fait, pendant les heures de travail. Ni vu ni connu. Un centre-ville déserté de clients. Mais pas désert pour autant. Sur le trottoir sud, regards aux pieds, un vieux monsieur promène son chat roux qu'il tient en laisse. Il salue une dame à chapeau et à canne, sans la dévisager, point n'est besoin, la force de l'habitude. En face, de l'autre côté de la rue, une dame à marchette fait la pause. Du moins, on imagine. Si tel est le cas qu'il faille s'expliquer une telle immobilité. Un passé simple avec prothèse. Voilà tout. Un peu plus loin, à l'ouest, une autre dame tout aussi âgée s'est assise au beau milieu du trottoir sur une chaise pliante qu'elle apporte ainsi chaque jour sans pluie ni glace ni neige. Assise là, comme en plein été, même quand c'est l'été. Et elle parle elle parle, on la croirait affable, n'eût été qu'elle se trouve seule, personne à proximité, en pure perte. Le corps droit, le dos ostensiblement sec, pour la parade, comme à la fanfare. Si quelqu'un la croisait, elle saluerait. Même un parfait inconnu, elle saluerait. D'ailleurs, elle salue de temps en temps, au cas où. De temps en temps, sait-on jamais. Plus près d'ici, en face, une voiturette propre et électrique, son conducteur digne, même si les jambes n'y parviennent plus, voiturette dans un grésillement électrique écologique. Vitesse régulière, débit régulier, rotations du cou du conducteur dans un sens puis dans l'autre, on pourrait croire qu'il observe, sans cesse en mouvement, sans que son intérêt ne soit retenu par quoi que ce soit, un mouvement qui assure le cou de sa

propre pérennité, un peu comme on montre qu'on sait encore le faire. Ou qu'on le prouve à un observateur, inexistant par contre. Vis-à-vis d'une succursale bancaire, fermée depuis quelques années, deux veuves à canne, elles aussi, parlent côte à côte, en rythme chacune avec sa propre canne. Quand celle-ci se pose par terre, la marcheuse se lance dans une réplique qui durera tant que le pied opposé ne prendra pas le relais du poids du corps. Alors elle avance mais se tait. Jusqu'au pas suivant. Où ça se remettra à parler. Et cela se fait de la même manière pour chacune des deux. Si bien que par moments, quand leur rythme diffère au cours de cette avancée, on croirait que l'une parle à l'autre qui écoute et puis répond. Deux commères qui se rappellent, en quelque sorte. Seulement, si leur déplacement se calque en rythme, alors elles se taisent en même temps puis se mettent à parler d'une manière synchrone. Ce qui d'ailleurs ne gêne personne : elles marchent côte à côte, on dirait deux adverbes de manière sans proposition principale. Elles sont vivantes sur le trottoir sud et vont vers l'est. On ignore si elles tiendront encore longtemps dans la même direction. Plus loin ou plus près, c'est selon, sur ce trottoir-ci de la rue ou sur l'autre, cela dépend, à tous les vingt ou trente pas, quelqu'un attend. Du moins, en apparence. C'est parfois un vieux beau au regard lointain cherchant sans doute à inspirer du souvenir, ou un chauve ayant joué de l'euphonium ou une spécialiste des géraniums du temps où elle y croyait encore ou une dame à voilette qui se dissimule va donc savoir de qui ou un arthritique il se cache les mains dans les poches d'un manteau trop long malgré lui. Et c'est parfois quelqu'un d'autre aussi. Tout cela ne bouge pas beaucoup ou presque pas ou pas du tout. Plein été, plein soleil, un centre-ville déserté par les clients, un centre-ville sans doute faste à une époque puisque, sous l'effet d'une concertation architecturale peut-être, les rez-de-chaussée des édifices cossus affichent des devantures faites de granit, des teintes différentes mais toutes sobres, du noir du gris du rose fade, du granit partout. Un ensemble élégant, témoin d'une autre époque, avec des portes en bois et des vitrines de couleurs diverses, mais jolies et sans clinquant. Tout cela est si propre, si léché et si distingué qu'on croirait que les portes s'ouvrent encore à

l'occasion, à l'entrée ou à la sortie d'un client, c'est selon. Mais comment être certain qu'elles s'ouvrent encore ? Sauf dans le cas des bars, où ça entre et ça sort à la sauvette, dans une petite ville apparemment, tout le monde connaît tout le monde. Au fond, pour le savoir, il suffit d'attendre, quitte à se déplacer un peu, de temps à autre, sous le soleil du plein été. Un centre-ville sans fait divers.